
FUNÉRAILLES

DE

ALBIN HALLER

Ancien président de l'Académie,

Membre de la section de chimie,

le samedi 2 mai 1925

DISCOURS

DE

M. CHARLES MOUREU

Membre de l'Académie.

MESSIEURS,

La Science française perd, en M. Albin Haller, une personnalité de premier plan. Par ses découvertes, par son enseignement, par ses écrits, par ses fonctions administratives, par son action sur les milieux universitaires et industriels, par son influence dans les sphères officielles, par toutes ses initiatives, il a puissamment contribué aux progrès de la Chimie et de ses applications au bien-être général et aux grands intérêts de la Nation.

L'étude du camphre, qu'il aborda il y a près de soixante ans, apparaît comme l'axe de toutes ses recherches expérimentales. Malgré les travaux de maîtres célèbres, les Liebig, les Dumas, les Berthelot, les Kekule, le problème de la constitution chimique de cet important produit naturel et, partant, de sa véritable fonction, restait à

résoudre. Ayant obtenu le camphre cyané, il en prépara toute une série de dérivés, dont deux, l'acide camphocarbonique et l'acide homocamphorique, permettaient de régénérer le camphre. Travail fondamental, qui eut pour résultat, après que Haller eut réussi à passer de l'acide camphorique à l'acide homocamphorique, de ramener la synthèse du camphre à celle plus simple de l'acide camphorique.

Une autre série, de même origine, fut réalisée en condensant les aldéhydes et cétones aromatiques avec le camphre sodé. Les multiples substances ainsi mises au jour se sont prêtées à tout un ensemble de réactions, et elles ont notamment fourni, par réduction, des alcoylcamphres.

En dehors du camphre ordinaire, Haller fut naturellement amené à s'occuper aussi des différentes variétés de camphre, ainsi que des alcools qui en dérivent, les bornéols, et à élucider leurs relations d'isomérisie. Il montra que tous les camphres, naturels ou artificiels, sont chimiquement identiques et ne diffèrent que par leur pouvoir rotatoire. Il prouva qu'il en était de même des bornéols, et il émit l'opinion, aujourd'hui classique, que les isobornéols doivent être des isomères stéréochimiques des bornéols ordinaires.

L'étude de certains dérivés cyanés de la série grasse et de la série aromatique conduisit Haller à la découverte des acides méthéniques et méthiniques, dont les propriétés, pour lors bien imprévues, lui permirent de formuler ce principe que l'accumulation de radicaux négatifs dans la molécule de méthane confère aux dérivés ainsi formés une fonction nettement acide, mais n'ayant rien autre de commun avec celle des acides carboxylés. C'est au cours de ses travaux, dont la portée théorique était manifeste, que Haller réalisa, en collaboration avec Held, une nouvelle synthèse de l'acide citrique.

Une méthode générale de synthèse d'une grande fécondité fut découverte par Haller il y a une vingtaine d'années. Il montra qu'on peut, en mettant en œuvre l'amidure de sodium, former aisément des composés sodés où le métal alcalin est remplaçable par les radicaux les plus divers. Il put ainsi effectuer d'abord, avec Martine, la synthèse de la menthone et du menthol, et préparer dans la suite,

avec Bauer et une longue série d'autres élèves, de nombreuses polyalcoylcétones, grasses ou aromatiques, molécules arborescentes qui, de nos jours, servent couramment de matières premières pour des recherches dans toutes les branches de la Chimie organique.

On doit à Haller la découverte de l'alcoolyse, réaction suivant laquelle les alcools, à la façon de l'eau, dédoublent, en présence d'un peu d'acide minéral, certaines molécules, comme celles des corps gras, qui donnent ainsi de la glycérine et des éthers-sels.

Rappelons encore, entre autres études, la synthèse des acides térébique et pyrotérébique (en collaboration avec Blanc), de longues recherches sur les dérivés de l'antraquinone et des phtaléines et une synthèse du vert phtalique (avec Guyot), l'étude des chaleurs de neutralisation de certains pseudo-acides méthéniques (avec Guntz), celle des propriétés optiques d'un grand nombre de dérivés de corps actifs (avec Muller).

Comme il était naturel, de bonne heure l'originalité des travaux de Haller l'avait signalé à l'attention des corps savants. En 1891, alors qu'il était professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, après l'avoir été aussi à l'École Supérieure de Pharmacie de la même ville, il fut élu correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine. Et, dix ans plus tard, peu après sa nomination, à la mort de Friedel, comme professeur de Chimie organique à la Sorbonne, il devenait membre titulaire de notre Compagnie. Naguère l'unanimité de nos suffrages le portait à la présidence de l'Académie, et nous ne nous attarderons pas à rappeler avec quelle autorité, quelle distinction et quel dévouement, il s'acquitta de cette lourde et importante fonction.

Il est superflu d'ajouter que toutes les grandes Académies d'Europe avaient tenu à honneur de s'associer notre illustre confrère.

L'homme de laboratoire, chez Haller, fut toujours doublé de l'homme d'action. Il se fit l'apôtre d'une cause patriotique et belle entre toutes, l'union étroite de la Science et de l'Industrie, la collaboration incessante du laboratoire et de l'usine. Il s'y adonna de toute la force de sa conviction, basée sur une parfaite connaissance des succès

prodigieux de l'organisation allemande, ainsi qu'avec toute l'ardeur combative de son tempérament d'alsacien. Grâce à son autorité, à sa volonté opiniâtre, à l'éloquence persuasive qu'il déploya dans ses discours, ses conférences, ses rapports, ses démarches de toutes sortes, il réussit à obtenir des pouvoirs publics et des industriels les fonds nécessaires pour la création, à Nancy, d'abord, en 1889, d'un vaste Institut Chimique, où parallèlement à celui de la Chimie pure fut immédiatement donné un enseignement pratique de Chimie appliquée, et, plus tard, d'un Institut de Chimie-Physique et d'Electrochimie. L'un et l'autre devinrent rapidement prospères. C'était la première réalisation de la décentralisation scientifique, que souhaitaient les esprits clairvoyants. Aujourd'hui, des Instituts similaires forment des ingénieurs de divers ordres, chimistes, électriciens, métallurgistes, dans nos principales Universités.

Quelques années après qu'il eut été appelé à Paris, Haller vit s'offrir à lui une nouvelle et heureuse occasion de travailler encore au développement de l'industrie par la Science. On lui proposa et il accepta la direction de l'École Municipale de Physique et de Chimie industrielles de la Ville de Paris, et l'on connaît l'essor décisif, justifiant pleinement les sacrifices consentis par la Ville-Lumière, qu'a pris cet établissement modèle sous sa très éclairée et vigoureuse impulsion.

Disons-nous ce que fut Haller pour la Société Chimique de France? Voyant en elle l'image même de la Chimie Française, il la voulait toujours plus grande et plus forte, et peu de chimistes eurent à un égal degré le souci de sa vitalité et de son avenir. Il y a communiqué la plupart de ses travaux, lesquels, avec ceux de ses élèves, constituent dans notre Bulletin, un ensemble imposant de documents précieux. Que ce fût comme Président, comme membre du Conseil, ou comme simple membre de la Société, sa sollicitude était toujours en éveil. Et il sut lui attirer des mécènes, dans quelques moments difficiles, comme, hélas! nous en connaissons toujours.

Disons-nous, enfin, le rôle joué par Haller dans les Conseils du Gouvernement, et, plus particulièrement, à ce poste, effroyable de

responsabilités, où il succéda à Berthelot, de Président de la Commission des substances explosives, pendant comme avant ou après la terrible tourmente? Ce domaine de son activité, où il s'est acquis des titres exceptionnels à la reconnaissance publique, ne saurait être ici même esquissé. Bornons-nous à marquer que Haller, alsacien de cœur autant que de naissance, était par là même « deux fois français ». La guerre, il l'avait prévue, et de loin, et il ressentait une véritable angoisse devant l'imprévoyance et la quiétude générales. La bataille venue, il s'y jeta avec toute sa fougue. S'il devait y être cruellement éprouvé, du moins il eut la consolation suprême: la joie de la victoire, de sa chère Alsace redevenue terre française.

Messieurs, l'homme que nous conduisons à sa dernière demeure nous offre un exemple magnifique de ce que peuvent une énergie persévérante et un haut sentiment du devoir alliés à une intelligence d'élite et un cœur généreux. Fils de modestes artisans, l'aîné de onze enfants, apprenti ébéniste à seize ans, ayant rencontré, encore adolescent, le « bon génie » qu'il méritait, devenu plus tard membre d'une famille illustre, ayant à son tour créé un grand nom, la carrière d'Albin Haller a été, par les chemins rudes et tortueux de la vérité scientifique au service du bien public, une ascension continue de plus d'un demi-siècle. « Pour la Patrie, par la Science », telle pourrait avoir été sa devise. Il meurt chargé d'honneurs, entouré du respect, de la gratitude, de l'affection, de l'admiration de ses concitoyens, et après avoir porté par ses travaux, dans les contrées les plus lointaines, le renom de la Science française. Il n'est plus, mais son œuvre reste! Il n'est plus, mais son souvenir — que la douleur de ses proches, avec l'hommage ému de notre profonde sympathie, en reçoive ici l'assurance — son souvenir vivra!

DISCOURS
DE
M. MARIN MOLLIARD

Membre de l'Académie, Doyen de la Faculté des Sciences,

AU NOM DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

MESSIEURS,

Les paroles me manquent pour exprimer comme il conviendrait l'émotion qui, devant ce cercueil, étreint la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, frappée dans la personne de l'un de ceux qui l'ont le mieux servie.

Le Doyen, à qui revient le cruel devoir de prendre la parole au nom de ses collègues, ressent d'autant mieux en ce moment l'impuissance de sa voix que ce n'est pas seulement le savant et le professeur qu'il pleure aujourd'hui, mais un homme dont il était fier d'être devenu l'ami.

La vie d'Haller a été toute entière consacrée à la science et par la science au pays; elle a contribué à accroître le patrimoine humain et national et il n'est pas de plus bel exemple que la vie de cet homme qui a réussi à s'élever, par son intelligence et son énergie, à la plus haute situation, alors que les hasards de la naissance paraissaient le destiner à d'humbles travaux.

Avec une modestie qui était l'un des traits caractéristiques de son caractère, Haller a exprimé sa reconnaissance émue pour ceux qui l'aidèrent à franchir les étapes qui l'ont mené de l'établi de Felleringen à l'officine de Wesserling, à celle de Colmar, à la Faculté de Nancy, à Paris enfin; certes nous devons savoir gré à tous ceux qui

ont favorisé l'essor de notre collègue; mais le principal artisan de l'ascension continue d'Haller ne réside-t-il pas en lui-même? le plan de son existence eût pu subir quelques modifications de détail si le hasard des rencontres eût été différent, mais soyons bien convaincus que c'est le goût inné de la recherche, s'alliant à une volonté sans défaillance, qui a fait d'un simple apprenti le savant que nous pleurons aujourd'hui.

D'autres rappelleront les premières étapes de la carrière universitaire d'Haller et plus particulièrement le rôle de premier ordre qu'il a joué à l'Université de Nancy, qui venait de remplacer après la guerre celle de Strasbourg; l'Institut chimique de Nancy est entièrement son œuvre et cette création, pour laquelle il fit preuve des qualités les plus remarquables d'organisateur, suffirait à elle seule à lui assurer notre reconnaissance, car il s'agissait d'un établissement destiné à rendre à la France la situation pondérante que lui avait fait perdre l'organisation scientifique des Allemands.

Dans un pays moins centralisé que le nôtre c'est à Nancy que se serait déroulée toute la vie scientifique d'Haller; mais, en 1899, la chaire de Chimie organique de la Faculté des Sciences de Paris était devenue vacante par suite de la mort de Charles Friedel qui venait de présider à l'installation du laboratoire de la nouvelle Sorbonne; c'est Haller qui fut sollicité de prendre la succession de son compatriote d'Alsace; ce n'est d'ailleurs pas sans hésitation qu'il consentit à quitter Nancy où le retenaient ses élèves et l'Institut qu'il avait créé au prix de tant d'efforts.

Au cours des 25 années pendant lesquelles il dirigea le service de sa nouvelle chaire Haller ne cessa de faire preuve des mêmes qualités d'activité scientifique et organisatrice qu'à Nancy; il suscita autour de lui l'éclosion de nombreux travaux qu'il ne cessa d'encourager et de diriger; plein de bienveillance envers les jeunes chercheurs il aimait à les suivre au cours de leur existence, leur témoignant toujours bonté et justice et toujours prêt à les soutenir de son autorité.

Haller avait rêvé la création à Paris d'un Institut de Chimie digne

de notre Université; une partie seulement du plan d'ensemble auquel il a collaboré pour une large part a pu être exécutée; notre Collègue se plaignait, surtout depuis la guerre, de la situation lamentable qui est faite aux Laboratoires de recherches de Chimie de la Faculté des Sciences de Paris; leurs directeurs se trouvaient en effet dans la cruelle nécessité d'en refuser l'accès à de nombreux jeunes gens, faute de place suffisante; Haller nous a laissé comme mission de faire aboutir cette partie de son œuvre.

Lors de la dernière guerre, qui a été une guerre chimique, Haller a joué un rôle des plus considérables; il s'est dépensé sans compter, soit dans son laboratoire soit dans les nombreuses commissions où il apportait son expérience et sa ténacité; il a eu la joie d'avoir participé à la victoire et d'assister, comme Français et comme Alsacien, au retour de nos chères provinces. Mais dans la tourmente il a été frappé par le deuil le plus cruel, celui qui a frappé tant des nôtres et dont notre génération garde une blessure qui ne saurait guérir.

Haller a pu ressentir au cours même de sa vie en quelle estime et en quelle affection il était tenu par tous ses collègues; il y a douze ans, à l'occasion de sa promotion au grade de Commandeur de la Légion d'honneur et de ses 40 années de service dans l'Université, ses élèves et ses amis se sont réunis autour de lui dans l'amphithéâtre où il ne devait cesser d'enseigner qu'il n'y a que quelques mots; de même à la dernière séance de rentrée de l'Université M. le Recteur était heureux de lui remettre la médaille d'or que venait de lui faire parvenir la Société Royale de Londres, et dans ces diverses circonstances il a été donné à notre Collègue de constater de quelle sympathie il était entouré.

Haller qui nous restait, après sa retraite, attaché en qualité de Professeur honoraire, avait eu la joie de voir la direction de son enseignement et de son laboratoire confiée à ceux qu'il considérait comme ses élèves et ses continuateurs, et il pouvait sembler, d'autre part, que les occupations qui lui restaient à l'École de Physique et de Chimie dûssent lui épargner la cruauté de l'inaction.

Et cependant, à de certains mots et mieux encore à de certains si-

lences, il était évident qu'Haller souffrait vivement de se sentir séparé d'un laboratoire dans laquelle il avait vécu si longtemps.

L'homme de lettres ne se trouve pas, à l'heure de sa retraite, brusquement séparé des livres qu'ils a aimés et qui ont été ses compagnons de travail; il lui est possible de poursuivre ses méditations personnelles; rien de semblable pour l'homme de laboratoire qui se trouve brusquement arraché à ses instruments de travail et mis dans l'impossibilité d'interroger plus avant la nature.

Ne pourrait-on pas, puisqu'on songe, à de certains moments, à faire quelque chose pour ceux qui servent la science, réaliser en France ce qui a été établi dans d'autres pays, chez lesquels les savants qui ont bien mérité de la patrie sont mis à même de terminer leur existence dans une atmosphère de recherches.

Toute entière la vie d'Haller nous apparaît comme un véritable modèle, car sa remarquable unité est faite des qualités les plus rares d'intelligence et de caractère, appliquées à la plus noble des préoccupations, celle de la recherches de la vérité.

Ceux qui ont eu le privilège d'approcher Haller dans son intimité ont pu apprécier la simplicité de toute son existence et goûter le charme et la sérénité qui se dégageaient du foyer qui vient d'être cruellement frappé.

Je ne chercherai pas, Madame, une atténuation à votre immense douleur et à celle des vôtres; mais soyez du moins assurée que tous ceux qui ont connu votre cher disparu, et je parle particulièrement au nom de mes Collègues de la Faculté des Sciences, garderont de lui un souvenir ému; Haller vivra dans leur cœur comme il vivra dans la Science.

